parcelle tendre et fragile de moi, qui ne s'exprime que rarement. Nerveuse par ce type de pensées, l'une d'elles chemine vers Grégoire, cet homme épousé par amour et dont la personnalité sectaire nous avait lentement départagés dans le temps.

- Bonsoir mes chéris ! dis-je joyeusement en ouvrant la porte d'entrée à la volée. Tout mon petit monde est là ?
Je me mords les lèvres mais c'est trop tard, mon apparition fracassante n'étant pas dans mes habitudes. Peut-être cela va-t-il passer inaperçu. J'appartiens tellement aux meubles que j'époussette dans cette maison, qu'on doit être sourd à ma voix et ses inflexions. En principe je m'en reviens avec un sourire las, un peu ronchon, le front barré par les traces d'une journée professionnelle. Et surtout, je ne suis pas montée sur ressorts dès la porte franchie. Apparemment l'aventure vécue me donnait des ailes ou plutôt et le constat est navrant, j'avais l'impression de devenir importante.
- Bonsoir maman ! répond sobrement mon fils en surgissant de sa chambre.
Julien s'approche en traînant les pieds. Il est blasé des embrassades devenues ridicules pour lui. C'est logique, il grandit. Il tend mollement une joue, je m'en contente et passe tendrement une main dans ses cheveux bouclés. A dix sept ans, il allait être un homme mais il me paraissait vulnérable avec ses boutons d'acné et son duvet brun ornant la lèvre supérieure. Il m'avait juré ne plus toucher au cannabis. C'était louable et je me raccrochais à ça en espérant que ce soit vrai. Toutefois j'étais inquiète. Il commençait à avoir des attitudes dédaigneuses vis-à-vis de moi, sa propre mère. Sûrement du mimétisme avec le père. Je me rappelais qu'un garçon découvrant la place de son pénis, commençait inexorablement une lutte sexiste. Et une mère souvent, était éprouvée comme une première victime. Je me promis d'être vigilante, de lui inculquer encore des normes de respect envers les femmes. Je n'avais pas fini de se battre en solo mais j'aimais les challenges.

- Je te trouve bien guillerette aujourd'hui, Aline ! déclare une voix grave derrière moi. Aurais-tu eu une augmentation importante en reconnaissant tes mérites ? Si c'est le cas, ce soir nous faisons la nouba !
Je frissonne en visualisant ma partie de jambes en l'air avec l'inconnu de la gare et rosis en pensant à la fête spéciale que je venais de vivre. Je me sens découverte, perdue. Pour avoir le temps de me ressaisir, je me retourne lentement pour faire face à l'homme à qui j'ai dit oui, un jour. Il avait perdu son charme d'antan sous une belle bedaine sculptée par la bière, affichait une froideur déconcertante et par-dessus tout, nous n'avions plus grand-chose à nous dire. Nos conversations étaient source de conflit et j'étais contrée systématiquement comme si je tenais des propos débiles. Je ne reconnaissais plus le beau garçon souriant, volubile, rencontré sur un stade et excellant en athlétisme. A quelques mois près, nous avions le même âge mais j'avais l'impression qu'une génération nous séparait. Grégoire faisait partie de ces hommes qui, une fois mariés, s'installaient dans une identité méconnaissable. Les copains devenaient quasiment incontournables, le sport se pratiquait à travers la télé et la bière remplaçait le coca. Mais pouvait-on reprocher à une personne, d'être elle-même un jour ou l'autre ? Mon tempérament rieur et ma grâce, s'étaient lentement étiolés à ses côtés abrasifs. Le résultat était un bouillonnement intérieur déstabilisant. J'étais une femme-enfant certes, mais dotée d'une intelligence instinctive et d'un œil critique. Je pouvais être espiègle ou réservée et m'adaptais à tous les milieux, qu'ils fussent mondains ou ouvriers. Le destin qui avait patiemment attendu presque un demi-siècle, venait de frapper à une porte dérobée dont je ne soupçonnais pas l'existence. On m'avait ouvert la boîte de Pandore et

personne ne pouvait plus la refermer. Grégoire ne se doute que je venais de donner un coup de canif à la lame rouillée, dans notre contrat bien empoussiéré. Il dépose un baiser distrait sur mon nez en trompette, en regardant ailleurs. Ses élans envers moi, ne vont et n'iront jamais au-delà de ça. Ils sont plus un devoir qu'une envie. Ensuite d'une main volontaire, il m'entraîne dans la cuisine pour m'annoncer sur un ton solennel :
- Sur le calendrier… ta fête est marquée à ce jour et je l'ai pas oubliée ! Hé, hé ! Pour la bonne cause, un traiteur nous a déposé un repas tout prêt et on va s'en mettre plein la sous-ventrière tous les deux.
J'ai tellement de tracas dans mon boulot, que ce jour du 9 septembre m'est passé inaperçu. Aujourd'hui sur mon éphéméride, je n'ai vu que les rendez-vous notés ainsi que les références griffonnées de mes dossiers urgents. Et devant les plats appétissants disposés sur la table, je reste médusée, le regard idiot. Il y a des huîtres, des gambas, du foie gras, vols au vent, filets de turbo, plateau de fromage et deux bouteilles de champagne. C'était beaucoup pour un repas du soir mais avec ma taille de guêpe, je mangeais de tout sans risque. Grégoire scrute mon ébahissement qui va le remplir d'orgueil pour son initiative. Il ne change pas, pensais-je en reprenant mes esprits. Tout geste de sa part sont calculés au millimètre près, afin d'entretenir sa mégalomanie et c'est aussi l'occasion se goinfrer. Comme il était vingt heures passés, je l'interroge :
- Où est Julien, il a mangé ?
- Evidemment ! répond-t-il, dilatant davantage son ventre en croyant bomber le torse. Tu sais à son âge, la bouffe c'est pas important. On fait cuire des pâtes, on ouvre une boîte de sauce bolognaise et le tour est joué. La cuisine en principe,

c'est une affaire de bonnes femmes. Moi, ça me dépasse et je suis pas fait pour ça. Tu me connais ! Figure-toi qu'il va dormir ce soir chez nos voisins pour jouer avec son copain. Donc la nuit nous appartient, après ce repas gastronomique bien sûr !
Pour lui donner raison, depuis le couloir une voix crie un au revoir joyeux et la porte claque. Cette fois, la culpabilité me taraude pour remettre en cause mon abandon avec l'homme du train. Les fantasmes aux oubliettes et loin de la gare à l'atmosphère étourdissante, je me trouve en présence de mon mari qui me fait une surprise agréable, au-delà de son caractère dictatorial, de nos différences. Il y avait-il une rédemption sur cette terre ? L'accumulation d'émotions a raison de ma trempe, de mon audace inouïe et je me réfugie contre sa poitrine pour pleurer à chaudes larmes. C'était trop bête toutes ces luttes sous-jacentes, ces imbroglios et je me sens misérable. Désorienté par ma réaction qu'il croyait autre, Grégoire caresse mes cheveux, puis murmure sur un ton paternaliste :
- Gros problème au bureau ? Et c'est pour ça que tu es là aussi tard… hein ? Pourtant t'avais l'air contente en entrant !
Je secoue la tête dans la négative, même si je galérais en ce moment sur des dossiers épineux et je note qu'on soulignait son retard. Si les contrats n'aboutissaient pas auprès des groupes sollicités, je finirais au placard comme une pestiférée. C'était inévitable et ma carrière serait fichue. Beaucoup attentaient sa place, surveillaient le moindre faux pas que je pourrais faire. Je suis incapable de parler avec cette boule qui me serrait la gorge et dans l'impossibilité d'avouer l'avoir trompé. Je ne m'effondrais pas pour rien habituellement. Je poussais la porte toujours à la même heure, l'air soucieux et il

me fallait à présent inventer une raison plausible. Ce soir, la battante que j'étais et dont j'en tirais un certain orgueil, dégringolait de son piédestal en reconnaissant avait tout faux. Je rie puis je pleure, je hoquette. Ces manifestations contradictoires bousculent ma personnalité. Je décide de mentir à moitié, de me servir de vrais éléments afin de pouvoir répéter plus tard la même chose si besoin.
Je renifle une dernière fois et blottie contre lui, j'entame mon récit :
- Figure-toi que sur le quai de la gare, un bonhomme m'a demandé de l'aider pour récupérer ses bagages qu'on avait déposés dans le couloir des bureaux de la gare. Ils n'étaient pas lourds me disait-il mais il fallait quatre mains pour aller plus vite. Sa voiture était garée en double file dehors et il marchait avec difficulté après une intervention chirurgicale…
Grégoire me coupe la parole, comme à son habitude :
- Je vois pas ce qu'il y a de si terrible à aider quelqu'un !
- Je sais, dis-je en inspirant profondément, mais là n'est pas le vrai problème. Comme il m'avait attendrie, je l'ai donc accompagné au premier étage où il n'y avait aucun bagage. Et avant que je lui demande ce qui se passait exactement, il m'a poussée brusquement dans les toilettes pour me violer !
Grégoire sursaute, s'écarte de moi et son visage devient cireux.
- Bordel de merde ! Ne me dis pas….. braille-t-il en serrant les mâchoires et me secouant.
- Non… non ! dis-je rapidement pour le calmer. Il a essayé seulement. Je me suis débattue, j'ai crié et il s'est enfui aussitôt. Il a eu le temps de me tripoter avec ses sales mains ! J'en ai encore la nausée… !

- Ma pauvre femme ! répète Grégoire en me berçant entre ses bras un peu rudement. Il y a beaucoup de cinglés à l'heure actuelle et on n'est à l'abri de rien. J'aimerais bien l'avoir en face de moi pour lui apprendre à vivre avec mon poing sur la gueule. Mais alors… pourquoi ouvrir la porte avec tant d'ardeur après cette agression ? Je comprends pas…

De nouveau il m'éloigne de lui pour bien entendre ce que je peux dire. J'ai réglé l'histoire correspondant aux pleurs, je dois en trouver une autre pour mon entrée rieuse. Tout naturellement, je mens encore avec un aplomb incroyable :

- Avant de quitter le bureau, le patron m'a appelée pour m'informer de mon passage au grade supérieur. Avec ma collaboratrice, il nous a offert une coupe de champagne, des petits fours. C'était bien sympa et très humain de sa part…Voilà tout, mais mon job maintenant sera accru et mes horaires très élastiques !

Il hoche la tête avec force, satisfait de ma réponse. Ancien champion universitaire d'athlétisme, on respectait sa carrure et son mètre quatre vingt cinq qui dépassait de sa sédentarité ventrale. Mais chaque médaille a son revers et cet homme grand et fort avait le sien. Son tendon d'Achille se situait dans sa sexualité. Il était ce qu'on appelait communément, un éjaculateur précoce accompagné de misogynie. Le cauchemar pour toutes femmes normalement constituées, disaient mes collègues célibataires quand elles parlaient de certains amants. Moi bien sûr, je me gardais bien de déclarer avoir ce genre de phénomène à la maison.

Avant de rencontrer Grégoire, les choses étaient bien entendues avec mes petits amis. On se faisait un ciné ou des virées en voiture et j'interdisais de dépasser le seuil des caresses. Par mon éducation et mes principes, il n'était pas

question de coucher avant d'avoir enfilé l'alliance. Mais j'aimais bien cette dualité, ces jeux troubles où les corps encore innocents s'électrisent. Pour apaiser leur fougue, j'avais trouvé une solution intermédiaire en les masturbant. Parfois sous un charme particulier, ma bouche acceptait la conclusion masculine. Ainsi, j'étais arrivée toute auréolée de virginité devant monsieur le maire. Pendant toutes ces années, je m'offrais à mon époux qui m'avait défloré et donné un enfant. Mais mon bonheur s'arrêtait au plaisir de la maternité, car le membre de Grégoire ne tenait pas une distance minimum dans l'acte. Si le personnage avait été endurant et un rude concurrent sur une piste cendrée, au lit, il me rendait hommage en une poignée de secondes. C'était là aussi un record. Au début du mariage, me doutant qu'il manquait les étages à franchir avant d'accéder au septième ciel, j'avais lu des bouquins spécifiques sur les problèmes sexuels qu'un couple pouvait rencontrer. Forte de mon instruction théorique, je l'informais à ce sujet après les rapports infructueux pour moi. Sans s'émouvoir, Grégoire haussait épaules, disant n'avoir aucun problème, que peut-être c'était moi justement qui souffrait de frigidité ou d'exigence démesurée. Il ouvrait de grands yeux comme si j'étais gravement malade, puis s'endormait, assouvi égoïstement. Dans ces moments-là, un besoin de vengeance grondait dans mon ventre. Pour enflammer enfin mon essence intime, je songeais à faire l'amour avec le régiment de sa caserne. Je l'imaginais seulement, en me réfugiant derrière mon caractère souple qui savait si bien me bâillonner. Et pour sortir d'une tourmente physique, je finissais par me caresser en cachette. Je me voyais alors régresser tristement dans mon adolescence.

La soirée s'annonce agréable. Tous ces produits de la mer échoués dans notre assiette, donnent un relief insolite, une odeur iodée de grand large. J'ai pris une douche comme d'habitude et pour effacer au passage l'épanchement de l'autre type. J'ai frotté scrupuleusement mon corps au gant de crin. Ensuite alors que Grégoire lisait l'Equipe, j'ai dressé le couvert, tenu les aliments en température dans le four, allumé deux bougies pour la circonstance. Quand tout fut prêt, j'ai donné le signal en ouvrant une bouteille de Riesling. En entendant le flop léger, mon mari a daigné lâcher le journal, s'extirper de son fauteuil, accompagné d'un soupir profond. Je ne sais jamais si les sons qui sortaient de sa gorge étaient de lassitude, d'impatience, de reproches, de joie. Maintenant nous sommes installés l'un en face de l'autre. Le plaisir de la bouche procure une détente, une trêve. En silence, chacun s'occupe de son plat, s'ignore.

J'ai une faim de loup, certainement creusée par les émotions d'un fol abandon extraconjugal que je ne puis effacer dans ma tête. Mes explications fabriquées étant entendues, la monotonie reprenait le dessus dans nos discussions anodines, brèves. Depuis que je travaille, il ne me retrace plus ses journées à la caserne. Peut-être a-t-il peur de m'entendre étaler les miennes tout aussi vivantes. Parfois je le regarde à la dérobée, il ne me voit pas, ne se sent pas épié. Il a plus d'entrain et d'attention pour les aliments qui vont combler son estomac, que pour moi. Je n'ai plus l'impression de faire partie d'un noyau d'amour. Au fond de moi et je le vivais mal, quelque chose couvait, devait éclore par des paroles. Grégoire me reprochait de trop parler, je peux lui renvoyer la balle dans le sens inverse. Pour me donner du courage, je force sur le champagne. Je me permets de parler dans le vide de mon

travail, de notre fils qui est renfrogné en ce moment. Grégoire se contente de hocher la tête, le nez dans son assiette ou levé pour boire le vin qu'il semble apprécier. Après le repas, il survole toujours ce que je racontais. Alors je prends un digestif, l'aveu sera plus facile à sortir. Le personnage en face de moi, a une étanchéité à toutes épreuves. Mais je suis déterminée et semblable aux soldats qu'on faisait boire avant de monter au front pour se jeter sur l'ennemi, à présent je me sens guerrière pour affronter mon mari. En titubant imperceptiblement, je charge le lave-vaisselle. J'ai la sensation d'introduire des balles dans un fusil d'assaut, alors que Grégoire se creusait les joues en tirant sur un cigare. Quand je me redresse, je déclare, songeuse :

- Je pense à ce type de tout à l'heure à la gare….

- Quoi donc ? répond-t-il mollement en se concentrant sur les volutes de fumée malodorante.

- Pense un peu s'il avait réussi à me violer ! dis-je pour secouer l'homme dans ses fondements abyssaux. Peut-être j'aurais trouvé là un plaisir très particulier.

- Je vois pas où tu veux en venir et ce que tu dis est vraiment ridicule ! grogne-t-il. Commence pas à délirer, tu veux ?

- Mais mon chéri ! dis-je avec ironie, étouffant un rot et un peu pompette, tu sais très bien que je suis frigide depuis toujours et que toi tu es normalement constitué… Enfin c'est ce que tu chantes volontiers en te prenant pour un sexologue averti ! Alors figure-toi que dans ma petite tête, j'avais pensé qu'un léger viol passager aurait pu me provoquer un déclic thérapeutique… Qu'en penses-tu ?

- Merde ! s'emporte-t-il, nous y voilà encore !!! Tu vas pas recommencer avec ces conneries. Tu vas finir par passer pour une nympho et me faire honte avec tes histoires de cul !

Heureusement que personne nous entend. Je te l'ai dit cent fois, tu exagères à vouloir tout interpréter comme les intellos frustrés ! Ah oui, je les vois ces grands imbéciles chauves qui se cachent derrière des grands discours vides et qui veulent refaire le monde avec ça. Finalement, t'es jamais contente de ton sort et tu dois être un peu givrée avec ce genre d'idée sur le viol…

Remontée à bloc, je retiens qu'on me traite de nymphomane à mots couverts. C'est un comble pour une femme qui ne jouit qu'en se masturbant. Alors j'insiste :

- Les intellos ne sont pas des frustrés. Ce sont les petites gens ignares qui le pensent. A travers une recherche spirituelle, ils avancent sur eux-mêmes pour aboutir à une définition incontournable, l'homme est perfectible et on doit constamment corriger ses erreurs ou ses manquements. Ça fait partie du progrès constant d'une société qui évolue ! Et à propos d'imbéciles comme tu dis, sache qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis…

Grégoire écrase son cigare dans la tasse à café et me répond vertement :

- Amen pour tes belles phrases philosophiques pour grandes soirées littéraires remplies de mollassons ! Je comprends rien à ce que tu dis. Tu cherches des noises ce soir alors que je me suis creusé la tronche pour te faire plaisir ? Avec ce que je t'ai apporté, on était comme en vacances chez nous, là rien que tous les deux. Tu es vraiment très ingrate et pinailleuse…

Vibrant de rage, je me contiens grâce à un esprit professionnel aguerri. Une fois de plus les discussions relatives à notre couple demeuraient taboues, insignifiantes. C'était trop et je passe encore pour une emmerdeuse, alors que je le remettais en cause tous les six mois environ.

Injustement inconsidérée, bafouée, je me vois brandir les armes naturelles qu'une femme possède. Les mots ne servent plus à reconstruire quoi que ce soit. Par conséquent je me trace un programme et décide de débroussailler le moment opportun, un chemin encore inexploré et jalonné d'aventures surprenantes. Etre moi et une autre femme en même temps, quelle belle association. A vouloir être en paix avec mes semblables, sottement j'en avais oublié de l'être avec moi-même. Impuissante devant mon mari dressé en mur aveugle, je riposte avec un cynisme à peine déguisé :

- Tout va bien, Grégoire Duruc ! J'ai certainement exagéré comme tu dis parce que je suis sur les nerfs en ce moment. Bah ! Tu connais les femmes, souvent dans des histoires de règles ou de migraine et j'ai ma part également. Je m'inquiète pour un rien aussi, j'en suis désolée… Comme toujours tu as raison, tu es plein de sagesse, rassurant, inébranlable comme un roc et Duruc rime bien avec du roc. Finalement, il n'y a pas de hasard et tu me guides bien dans ma vie. C'est aussi pour ça que je t'ai épousé.

- Allons bon ! annonce-t-il en grand seigneur acceptant mes excuses. Je passe encore l'éponge sur ton caractère soupe au lait, c'est comme ça qu'on avance ensemble et je t'en veux pas du tout ! Je comprends très bien tes tensions, tes sautes d'humeur à cause de ton boulot. Il te faut du repos et surtout arrêter de cogiter inutilement… La pensée créée paraît-il, alors trouve-toi les bonnes. Tu vois, quand je me donne vraiment la peine d'analyser les événements, on peut dire que je suis un fin psychologue ! Mais surtout je t'en prie, finis-en avec tes pseudo problèmes de sexe. Sors de ce côté vierge folle incontrôlable. Si tu savais comme ça fait ridicule à ton âge…

Je stoppe l'élan de me jeter sur lui, toutes griffes dehors. Cet homme égocentrique a gobé mes propos parce que ça l'arrangeait. Militaire de carrière, mon mari était tout sauf psychologue. Quand il me racontait comment on formait les jeunes recrues pour en faire de vrais hommes, j'en étais horrifiée. Il fallait les secouer d'entrée pour ne pas en faire des mauviettes et s'ils renâclaient, ils partaient au trou ou exécutaient les corvées pénibles de la caserne. Parfois en pleine nuit, secondé par un autre gradé, il entrait dans les chambrées et actionnait la lumière en hurlant. Atterrés, ces novices sautaient de leur lit, se mettaient au garde-à-vous et supportaient une inspection minutieuse. Ça le faisait rire disait-il, de les voir à moitié à poils, tous penauds, avec leur bite bien rentrée dans leur caleçon. Lui-même avait été formé ainsi, il n'en était pas mort et se glorifiait maintenant de ses barrettes d'adjudant chef. Sa carrière se terminait bientôt. Après avoir maté la bleusaille, il partirait avec une retraite confortable. Depuis longtemps, je le supposais tenir une meilleure érection en commandant de pauvres appelés, qu'avec moi au lit. Je me ravise de le lui dire, ce serait cruel. Je serre les poings, laissant à l'avenir le soin de décider de la marche à suivre. Toute la soirée, un silence creuse un peu plus le fossé où déjà croupissaient complicité et dialogues. Vers vingt trois heures après un film tendre où j'avais gardé de montrer mon émotion, Grégoire me dit gaiement :

- Viens donc maintenant ! Après ce film débile, on va se faire un joli film en relief. Tu le regretteras pas….

Toujours en quête d'un retournement de situation, je ne me fais pas prier et je me faufile dans le corridor. Dans la chambre, chacun se déshabille, je suis toute impudique. Je cesse de penser pour être totalement disponible et femelle.

Puis dans l'obscurité sur le lit conjugal, je suis offerte à mon mari. Il s'approche de moi, frôle mes seins mendiant de contact et descend ses mains vers des courbes plus généreuses. Je suis déçue en me souvenant des caresses précises de mon aventure fortuite. Je finis par croire qu'on en jouit hors mariage. A tâtons dans le noir comme dans mes doutes, j'arrive à saisir qu'une femme puisse un jour ou l'autre, s'offrir des amants. Particulièrement stimulé, Grégoire me souffle :

- Le champagne m'a donné de l'énergie à revendre ce soir, ou alors c'est les huîtres, il paraît que c'est aphrodisiaque. Allez retourne-toi vite ! Ce soir j'ai envie de te prendre en levrette…..

Je me mords les lèvres pour ne pas m'exclamer « toi aussi ? » et je revois la scène avec l'inconnu qui m'a possédée quelques heures auparavant. Songeuse, un brin nostalgique, je me traite d'idiote d'avoir pleuré bêtement en entrant sous le toit familial. Et je me jure de ne plus me laisser submerger par la culpabilité. Combien d'hommes et de femmes avaient une double vie pour diverses raisons ? Je comptais déjà quatre femmes dans mon entourage, m'ayant fait des confidences osées sur leur adultère. Elles en tiraient même une certaine vanité. L'une d'elles, affirmait d'un mari et un amant, constituaient deux rails bien parallèles sur lesquels roulait indéfiniment le train de l'idéal féminin. Je venais subitement d'en comprendre le sens. Les idées vagabondes par la boisson, je m'attise en pensant à mon sexe béant à deux hommes aujourd'hui. Coquine à souhaits, je présente mon dos en écartant mes jambes pour l'accueillir avec gourmandise.

Quand le membre touche mes lèvres intimes, je remue la croupe dans un appel lubrique, soupirant d'aise pour la seconde fois en quelques heures. Grégoire est trop empressé. Il méprise des préliminaires qui auraient pu me convenir, me conditionner vraiment. C'est trop bête, j'ai envie de lui crier ma déception. Je me contente de me crisper quand il agrippe mes hanches pour me pénétrer d'un coup. Il n'est qu'un hussard qui s'est trompé d'époque. En douce, je me pince la pointe des seins pour catapulter mon plaisir. Peut-être vais-je jouir enfin. Ils étaient encore sensibles des faveurs de l'inconnu des toilettes. Je laisse mes yeux sur le radio réveil lumineux, dans l'espoir de voir défiler le temps avant le moment fatidique. C'est peine perdue, Grégoire s'agite trop. Je sais qu'il a hâte de conclure alors je tente de me dégager de son sexe. Je n'y arrive pas. L'homme qui me tient aux hanches, a une poigne de fer, me soude bien à lui. Finalement, je n'enregistre pas une misérable minute quand le mâle rugit. Pour lui, tout va bien. Il a eut ce qu'il voulait. Il s'esquive de mon corps, rejoint son côté de lit en marmonnant « bonne nuit ». Quelques instants plus tard, il ronfle. Volontairement, je ne me lève pas pour aller me laver. Je laisserai la semence tacher les draps qui ne seront pas changer de sitôt, histoire de mépriser maintenant ce faux lit conjugal. L'homme a une faculté incroyable de passer d'un état vif à celui de léthargique. Après le coït, l'animal est triste. Et la femelle à qui on a méprisé son plaisir légitime, dans quel état était-elle ? J'enrage, les dents et poings serrés. Passablement frustrée, je ne peux arriver à dormir correctement. Dans mon état, j'ai envie de me lever et partir faire du stop sur une route déserte. Un type en voiture m'accepterait à son bord puis il s'arrêterait en forêt, dans un

chemin creux. Là, il me sauterait dessus pour me prendre vivement, et il me baiserait durant des heures. Bien sûr, je n'oserais jamais faire ça. Ce sont seulement des idées folles d'une femme déçue mais peut-être qu'un jour, je passerais à l'acte. De dépit, tout en supportant les ronflements de mon mari, je me masturbe. Cette fois, j'ai des difficultés à avoir un orgasme. L'homme à mes côtés, ne s'aperçoit de rien, n'entend pas mes sanglots mêlés aux gémissements. Le champagne qu'il s'est enfilé est un merveilleux soporifique. C'est indécent, j'avais horreur des bruits incongrus. Quand j'atteins ce que j'appelais « ma félicité », je me fais plein de promesses au sujet des hommes et de la fidélité.

Munie d'une coupe de champagne, je déambule d'une pièce à l'autre, balayant d'un œil critique les tableaux de cette galerie d'art de la place des Vosges. J'ai accompagné Patricia ayant eu deux invitations pour ce vernissage et qui s'est fondue dans la foule débordant jusque sur le trottoir. Seule, je m'intéresse davantage à ce que l'artiste voulait exprimer à travers des couleurs et des motifs totalement transgressifs. Je survolais la tendance picturale mais il fallait vivre avec son temps afin de ne pas passer pour un rétrograde. Je savais qu'au milieu du XIX^{ème} siècle, les impressionnistes avaient déjà révolutionné la vision classique et figurative de la peinture. Je l'acceptais en m'évadant volontiers dans ce type de représentation. En pratiquant l'abstrait depuis quelques années, on découvrait des talents comme un chien a des puces. Je n'en avais cure mais en ce samedi où mon fils était sorti et que Grégoire soutenait la permanence à la caserne, je m'ennuyais mortellement. Sur l'océan de ma vie, une houle prenait de l'ampleur et j'avais refusé de rester isolée à la maison. J'engageais sciemment une première mutinerie à bord du vaisseau familial, quitte à le saborder au nom de ma propre liberté.

En cette fin d'été, la chaleur est encore étouffante dans la capitale tandis que le champagne me grise. Le buffet est assailli par des morts de faim qui se font une joie de manger à l'œil dans des manifestations comme celle-ci. Je me fraie un passage pour parvenir à chiper quelques petits fours qui vont colmater mon estomac saturé d'alcool. Le solide va faire tampon pour retarder la destruction organique. Et à propos de destruction, je me fichais depuis peu de mon image, de ma santé. C'était par crises, comme si je voulais toucher le fond, me punir de n'avoir su être heureuse auprès d'un homme.

J'en suis à ma troisième coupe, ce n'est pas raisonnable mais tant pis. A force de piétiner, mes jambes sont lourdes et mes chaussures me font mal. Après quelques toasts engloutis voracement, je me dégage du point de goinfrerie plus prisé que le vernissage par lui-même, pour tomber sur un tableau pas encore scruté. Ses dimensions étaient imposantes, trois mètres sur deux. Sa particularité résidait en sa couleur monochrome bleue marine, s'étalant sur toute la surface. Je reste interrogative puis m'approche pour lire le titre de cette œuvre. Je lit et relis ; la nuit. C'est aussi simple que ça. Alors j'ai vaguement l'impression qu'on me prend pour une imbécile, un peu comme mon mari refusant d'admettre son état. Furieuse en pensant à lui, je lance à mi-voix :

- Décidément, on prend les gens pour des nouilles molles…

Derrière moi, une voix amusée répond aussitôt :

- Apparemment vous n'êtes pas sensible au symbole de ce tableau !

Surprise, je virevolte pour faire face à un homme métissé, très grand, presque décharné. Son crâne rasé luisant, ressemblait à une boule de billard. On avait envie de le toucher. Le visage dégagé reflétait la sérénité, accentuait sa virilité. Mais je me suis sentie agressée, alors que je me croyais seule. Armée d'une moue méprisante, je rétorque :

- Donnez-moi une toile et de la peinture et je vous peints la même chose !

- Peut-être, répond-t-il et quelle conclusion en tireriez-vous ? Quel serait votre ressenti lorsque vous auriez fini ? Et sauriez-vous faire passer un message personnel à travers cela ?

Devant ce type trop tranquille et ironique, je redouble d'énergie pour continuer :

- Enfin, ne me dites pas qu'il faut traduire ce barbouillage ? J'imagine que celui qui a badigeonné une toile vierge, avait du temps à perdre ou était en forte dépression !
L'homme garde son sourire énigmatique, croise ses bras et déclare :
- J'ai quarante six ans, élevé en Martinique parmi une multitude de couleurs naturelles, un parcours classique aux beaux arts et je me suis fait plaisir en peignant cela afin de rappeler que la nuit là-bas tombe vite dès dix neuf heures. C'est une nuit lourde, souvent sans étoile, et sa couleur d'encre donne envie d'exprimer la vie même après le coucher du soleil. Et si on en parle tous les deux en ce moment, c'est finalement qu'elle a un intérêt…
En me voyant me décomposer, il sourit davantage et se présente :
- Je m'appelle Emilien Grassien et je suis le fou qui a peint toutes les toiles que vous pouvez voir ici….
J'ai compris tardivement que les gens ici se bousculaient pour lui. Il était le créateur, la coqueluche du moment, ayant probablement su convaincre quelqu'un d'important au ministère de la culture. Non, je n'aimais pas les tableaux ici, se succédant sur des mètres carrés de murs blancs, mais je devais respecter le travail de l'homme. En espérant que l'alcool ne me donne pas une voix ridiculement pâteuse, je décide de faire profil bas :
- Bonjour monsieur le peintre ! dis-je en faisant la grimace dans une pitrerie voulue. Aline Duruc, maintenant confuse et désolée pour ma critique acerbe.
- Ah non ! s'exclame-t-il en me prenant le bras, continuez Aline et surtout ne soyez pas hypocrite comme beaucoup le sont ! J'en ai soupé des couches de pommade qu'on me passe.

A la fin, j'ai l'impression d'avoir encore des traces même après une bonne douche. S'il vous plaît…. finit-il par murmurer en me lançant un regard profond.
Subitement, je décèle beaucoup de charisme chez cet homme de couleur. Grégoire n'aimait pas les noirs ni les arabes et somme toute, il était profondément xénophobe. En vingt cinq ans de vie commune, j'avais fini par épouser aussi ses idées à force de rabâchage. Alors je pensais comme lui, votais comme lui à l'extrême droite, haïssais les noirs en général et sans raison particulière. Certainement parce qu'ils étaient noirs déjà, puis belliqueux de nature, analphabètes, profiteurs, ne pensant qu'à danser en buvant du rhum. Et Grégoire dans ses caricatures cruelles, portait le coup de grâce en signalant avec un air de dégoût, qu'ils sentaient tous mauvais.
Ostensiblement je dégage mon bras de la main du peintre, comme guidée à distance par mon mari. Puis je regrette mon geste excessif et l'artiste me demande dans la foulée :
- Qu'est-ce que vous n'aimez pas chez moi…..ma peinture, mes origines, ma couleur personnelle…
Il a lancé ça avec une espèce de fatalité douloureuse. Loin des projecteurs éclairant le faste de cette galerie, Emilien semblait avoir revêtu les oripeaux de ses ancêtres. Au moment où il se couvrait d'humilité devant moi, je me sens misérablement basse. Au fond de mon être, s'ancre un argument supplémentaire pour en vouloir à mon mari. J'avais été manipulée à travers mon intelligence, mon sens du devoir, par un homme qui avait transformé l'amour en pouvoir. Je n'étais pas raciste du tout si je sortais de l'emprise de Grégoire, mais plutôt prête à aimer la terre entière. Cela me rappela n'être à l'abri de rien et l'on pouvait comme dans les sectes, laver un cerveau cherchant un but, pour y introduire une cause n'étant

pas la sienne. Je frissonne d'avoir été aveuglée à ce point, de compréhension tardive, mais il n'est pas trop tard me dis-je farouchement. Désappointée devant cet artisan qui osait exprimer son moi le plus profond en couleur, je déclare d'un jet :

- Par conception personnelle, je n'aime pas votre peinture mais j'admire les gens qui ont le courage de se déboutonner pour s'adonner à une passion. Je n'aime pas votre toile couverte de bleu marine mais que c'est la couleur que je préfère. Je suis attachée à la France, cependant j'ai besoin de connaître d'autres civilisations toutes parfaitement respectables. Je n'ai rien à dire contre les noirs, tout comme les jaunes, les blancs, etc.... Nous sommes mondialement tous des êtres humains et on appartient à la même souche. En fin de compte, dis-je un peu essoufflée, je cherche aussi ma voie à ma manière et je suis ravie de vous avoir rencontré.

Emilien Grassien est époustouflé par la révélation de l'inconnue que je suis. Il veut me répondre et semble chercher ses mots. Mais je n'ai que le temps de me dire que cet homme est touchant. Il est happé par des mains mondaines, désirant avoir des renseignements de la bouche du créateur lui-même. Ces dames minaudent à son bras, l'entraînent ailleurs en babillant. A regrets, je vois un intérêt nouveau m'échapper. Je fais un énième tour de la galerie, craque pour une autre coupe de champagne qu'on me tendait et tombe nez à nez avec Patricia. Exubérante, les pommettes rouges, elle me confie en roulant ses yeux :

- Il y a un type là-bas, qui me jette un regard qui en dit long depuis que nous sommes entrées ! On a parlé ensuite, tu me connais et figure-toi qu'il tient un cabinet d'affaires internationales et ce monsieur navigue essentiellement sur son

yacht. Le rêve quoi. Il m'a avoué m'offrir une place dans sa société, à condition que je sois sa maîtresse à plein temps ! Le bougre est gonflé et j'aime ça ! Alors maintenant je sais plus quoi faire avec tous ces types qui me veulent...

Je pensais encore à l'abstrait et au concret, aussi bien en peinture que dans ma vie courante. Devant mon manque d'écoute, Patricia se cabre :

- Si je t'ennuie, je peux te laisser avec le peintre qui recherche des filles comme toi ! Ce genre de type baise comme des fous et quand tu ressors des griffes de ces margoulins, tu es complètement anéantie....

- C'est-à-dire ? dis-je amusée et ne sachant pas ce qu'était être anéantie sexuellement par un homme.

- Les hommes de couleur sont attirés par les blondes à la peau claire. La différence les excite à un point qu'ils ne se contrôlent plus. Lui ne doit pas échapper à la règle et je l'ai bien vu t'observer en douce avant qu'il t'aborde !

Patricia était connue sur la place de Paris pour ses frasques amoureuses et se fichait éperdument d'être jugée. Elle disait jalouser ma silhouette et ma fraîcheur, mais nous restions les meilleures amies du monde. En pensant à la soi-disant sympathie que me portait Emilien, je me redresse machinalement, regarde ma coupe vide. Se savoir désirée par quelqu'un d'original, m'interpellait, me séduisait vraiment. Je me souvenais encore de l'admiration qu'avait eu l'homme à la gare de l'Est en découvrant mon corps. Je devenais finalement de plus en plus sensible aux regards que me portaient les hommes. Et je ne savais si c'était une évolution ou une faiblesse de ma part. Evitant le regard de Patricia, je lui demande innocemment :

- Il est marié ?

- Non ma chère ! Libre, indépendant, baba-cool comme beaucoup d'artistes et apparemment en pleine forme, car paraît-il il aime les orgies, répond-t-elle en gloussant. Tu vois à mon âge j'aime encore la baise mais avec des hommes de couleur, ça ne passe pas. Question d'épiderme je pense. Et si toi, tu veux te l'envoyer, ne te gêne surtout pas. On a que le plaisir qu'on se donne dans la vie ! ça te changera de ton militaire qui doit pas être drôle tous les jours… Quand je le vois ton Jules, excuse-moi mais il me paralyse le sang ! Je comprends pas ce que tu fais avec cet énergumène mais enfin, ça me regarde pas. J'espère pour toi ma pauvre chérie, qu'il est encore un bon coup !

Je ne pouvais tout dévoiler à mon amie de longue date qui avait une langue bien pendue. Si l'on voulait que quelque chose se sache, on le lui confiait en disant que c'était un secret. Alors je me mords les lèvres pour taire que mon mari n'est pas une affaire au lit, qu'il ne l'a jamais été. J'avais ma fierté. Pour ce qui était de sa muflerie, Patricia le savait déjà. Ne pouvant lui annoncer m'être donnée à un inconnu à la sauvette et y avoir trouvé une exaltation, je mens en déclarant :

- Merci bien ma chérie, mais je n'ai envie de me taper personne en ce moment ! Je vais refaire un tour pour bien m'imprégner de l'ensemble des toiles puis je rentrerai…

Je regarde Patricia qui, à cinquante huit ans, avait subi des dizaines de liftings et fréquentait quatre fois par semaine une salle de sport. Elle en paraissait dix de moins mais dans ses sorties nocturnes, elle s'endormait sur l'épaule de l'homme qui l'accompagnait. Et dans un monde de strass, elle était la seule à ne pas s'apercevoir que tous se moquaient d'elle. J'avais beaucoup de tendresse pour cette femme qui refusait à

tout prix de vieillir. Elle était la marraine de mon fils, le couvrait de cadeaux à la moindre occasion mais évitait mon domicile quand Grégoire était là. Sous ses grands airs de femme du monde, Patricia se noyait dans une sensibilité exacerbée et dans des rêves d'adolescente. Quelque part, nous nous ressemblions. Comme Patricia cherchait du regard un endroit où s'asseoir, je lui intime en l'embrassant :

- Vas-y ma chérie, rentre. Tu n'as plus rien à faire ici à part accentuer ta fatigue ! Encore merci pour l'invitation qui m'a sortie de ma morne banlieue et ne t'inquiète pas, je saurais retrouver le chemin de ma maison…..

Cette femme reconstituée chirurgicalement, se dirige d'un pas mal assuré vers la sortie. Elle cherche du regard des visages connus qui la salueraient mais c'est peine perdue. Alors elle baisse la tête et disparaît sous les arcades de la place des Vosges. Je suis émue par la silhouette fragile qui se volatilise, voyant là ma propre dérive naissante, travestie dans des sorties comme celles-ci. Mais la vie continuait de circuler avec force dans mes veines, dans une survie familiale ne serait-ce que pour mon fils. Parmi tous ces gens joyeux qui m'entouraient, je désirais retarder mon retour, apprécier encore ce bain de foule. Je regarde ma montre. Il n'était pas tard, à peine dix huit heures. Julien chez leurs grands-parents, rentrera demain tandis que Grégoire à la caserne, regardait un match de foot à la télé avec ses collègues. Auparavant, je redoutais la troisième mi-temps de ces supporters acharnés du PSG. Mon mari rentrait tard avec des relents de bière. Patricia m'avait dit à ce sujet « Au moins tu sais qu'il ne te trompe pas ! Il pourrait aussi revenir en trimbalant le parfum d'une autre »

En réfléchissant bien, s'il avait eu une maîtresse, peut-être aurait-il été un meilleur amant pour moi. Mais non, j'avais un homme profondément fidèle, à moi, fidèle à la bouteille et à ses copains. Le summum de l'infamie était quand il se jetait sur moi, pour me déshabiller maladroitement avant d'apercevoir son absence d'érection. Alors il me repoussait et m'engueulait en me traitant de glaçon incapable de le faire bander. Pour me donner le change, il courait vers les toilettes et vomissait. Ensuite je lavais les éclaboussures pendant qu'il cuvait à même le sol. Personne ne connaissait mieux que moi, la véritable personnalité de l'adjudant-chef Duruc et sa mauvaise foi. Personne n'aurait pu me croire, si je l'avais décrit tel qu'il était dans l'intimité. C'était aussi cela que je trouvais injuste. Cette flatteuse apparence donnée en société, d'un homme grand et fort et qui n'était que supercherie. Avec l'âge il buvait moins en compagnie de sa troupe, la récupération devenant plus difficile. Il rentrait toujours tard dans des vapeurs d'alcool, mais ne vomissait pas systématiquement.

Dans un brouhaha qui avait augmenté d'une octave, je refais un passage devant le tableau suscitant bien des controverses dans mon esprit. Je regrette de ne pas être à la place du peintre pour ressentir ses émotions lors du concept, puis je suppose son affrontement avec la critique implacable. L'homme avait du cran, du coeur au ventre et il n'en faisait pas tout un étalage. Cela me plaisait profondément en y voyant ma propre personnalité et je déplore davantage sa présence. Je se mords les lèvres de déception. Je vais devoir partir bientôt et je n'aurai plus l'occasion de lui parler. L'artiste doit passer de main en main auprès des faux amateurs d'art. J'ai beau me dresser sur la pointe des pieds et

tourner sa tête dans tous les sens, je ne l'aperçois pas. La galerie est comble. Dommage. Un serveur stylé passe à proximité. Ce n'est pas lui que je voulais croiser et son regard vide n'a rien de viril. De dépit, je m'empare d'une autre coupe de champagne et je déguste le liquide en laissant éclater ses bulles sur ma langue bien encombrée. Et comme dans un rêve cherchant coûte que coûte sa réalité, j'entends une voix reconnaissable me susurrer :

- Alors.... On revient sur les lieux de son crime ?

Je pivote trop rapidement sur mes talons, le champagne est chahuté dans mon verre. Cette fois Emilien Grassien reste à distance respectable pour continuer :

- Sans vouloir vous importuner, on peut discuter de mes œuvres en dehors de cette cage aux fauves. Je veux pas que nous restions sur un malentendu... Je peux m'éclipser sur-le-champ, ici on me seconde parfaitement car nul n'est irremplaçable !

L'homme ne m'en veut pas donc, ou il a oublié mon geste de recul précédemment. Je me retiens de lui sauter au cou, choisis de déposer mon verre sur un muret pour lui dire sottement :

- Je suis mariée et je n'ai pas trop de temps à moi !

Encore ce réflexe idiot de femme honnête. Pour un peu je me giflerais car je viens de mettre une barrière entre lui et moi. Il va certainement me souhaiter une bonne soirée et tourner les talons en me plantant à ce qu'il croit mon choix. Alors je me reprends en me servant du langage des yeux et il continue enfin :

- Où est votre mari ?

- Il préfère le football et la bière, aux œuvres d'art ! dis-je sans réfléchir.

- Donc vous n'avez pas d'obligations pour l'instant ! conclut-il amusé. Par conséquent je peux vous initier à la découverte de la peinture, à toute sa sensualité, à ses courbes généreuses comme chacun peut le concevoir, aussi bien dans l'espace que chez la femme….

Son regard s'embrase dans le mien, me perce indécemment pour ne sentir aucune résistance. L'épisode bref avec l'inconnu de la gare de l'Est était loin et sur mon trajet ordinaire, je ne l'avais jamais plus croisé. Six mois de banalité s'étaient écoulés. Je donnais toujours de ma personne au bureau, comme dans l'intimité avec mon mari aux idées étriquées. L'inertie de l'habitude était une reine indétrônable. A ce vernissage, il y avait des femmes ravissantes dont je ne me serais pas avisée à rivaliser. Alors pourquoi cet homme en pleine gloire et bourré de sex-appeal s'intéresserait-il à moi ? Je m'étais toujours estimée une femme tout à fait commune, certainement à travers le regard neutre d'un mari voué à manager des hommes de troupes. Comme s'il m'avait entendu, Emilien murmure :

- Depuis tout à l'heure, je m'aperçois que vous êtes la seule à oser dire le fond de votre pensée ! Toutes les personnes ici présentes, n'ont fait que flatter mes toiles. Je n'ai entendu aucune critique négative alors que rien n'est parfait sur terre, n'est-ce pas ? Votre spontanéité, votre énergie et votre grâce font plaisir à voir. C'est un beau cocktail. Si on connaît ma signature en bas des tableaux, par contre on ne connaît pas vraiment mon visage. En me promenant ça et là pratiquement incognito, je tends l'oreille pour n'entendre que des éloges ridicules avec les phrases bateau de profanes. Exposer dans ces conditions, c'est perdre son temps avec des gens

persuadés tout connaître….. Je regrette ce vernissage, mais j'en ai besoin pour être connu. Surtout ne le dites à personne ! Je suis émue par sa modestie, sa lucidité alors qu'il aurait pu se gonfler d'orgueil comme le feraient d'autres artistes. Pour qu'il n'ait plus aucun doute sur ma sympathie, je m'approche et serre sa main discrètement en disant :

- Vous avez raison ! Partons d'ici et indiquez-moi comment on peut voir la vie en couleur. Je suis très curieuse de découvrir ça en votre compagnie…..

Au-delà de cette phrase ambiguë, j'assumerai une suite avec cet homme sensible, aux origines chaotiques. J'avais un besoin viscéral de sortir d'un modèle unique, de Grégoire qui s'était vautré dans mon amour et dévouement aveugles pour finir par les piétiner. Emilien a perçu ma disponibilité, ma tendresse et fragilité. J'en étais très flattée. Je me sentais davantage féminine. Nos mains se séparent et l'un derrière l'autre, nous poussons les invités avec des sourires d'excuse. A l'air libre, Emilien me propose sans détour :

- Discussions constructives, dans une brasserie… ou chez moi ?

Un sourire en coin, je réponds simplement en sachant beaucoup d'artistes peintres habitant le quartier :

- On peut boire un verre dans une brasserie, si vous habitez loin bien sûr….

- J'ai un loft dans la rue St Antoine, à deux pas d'ici ! C'est charmant et payé par un héritage inattendu. L'endroit me sert d'appartement et d'atelier.

- Dans ce cas, allons donc chez vous ! dis-je d'une voix rauque et en frissonnant malgré moi.

En route, il me prend familièrement le bras et me provoque :

- Vous n'avez plus peur de moi ?

- Pourquoi j'aurais peur, dis-je sur le même ton de défi. Nous allons seulement discuter de votre peinture, entre adultes responsables. C'est bien ça ?
- C'est exact !... s'esclaffe-t-il, mais je peux être un type étrange avec des envies animales sur votre personne. Vous connaissez de moi que mes peintures et vous les aimez pas du tout. Donc ça commence mal....
J'étais réjouie depuis que nous avions quitté la foule de la galerie où il faisait une chaleur insupportable. J'avais à mes côtés un interlocuteur singulier, me donnant l'impression de m'embarquer vers une île mystérieuse remplie de trésors de vie.
Je réplique aussitôt en appréciant l'entrelacement et la chaleur de nos bras :
- Un être n'est pas tout bon ou tout mauvais ! En France, on ne recense pas de cannibales. Je n'ai pas de quoi m'affoler auprès de vous. Si l'on prend le temps et la peine de bien analyser l'homme, on va y trouver des éléments qui vont servir la société dans sa multitude de partages. Par exemple, vous développez les vôtres d'une manière spectaculaire grâce à la peinture. Mais souvent, dis-je en pensant à mon mari, les uns veulent imposer leur mode de vie aux autres et on perpétue les conflits, les gens qui vivront dans l'ombre d'un meneur autoritaire. Et je dirais qu'il n'y a pas que les chevaux de traits qui ont des œillères ! Des milliers de personnes en portent autour de nous et ça me désole parce qu'on oublie avant tout, le respect et le choix des autres...
- Mes arrières grands-parents ont subi la loi aveugle des blancs, au temps de l'esclavage ! marmonne-t-il en se serrant à moi. C'est un peu la raison pour laquelle je peints. Depuis des années, on reconnaît allègrement le génocide juif qu'on ne

manque pas de commémorer chaque année. On a encore du mal à dénoncer celui des arméniens alors nous les noirs, on est encore dans les plantations américaines en train de couper la canne à sucre pour nos maîtres, les bons blancs.....
Je ne peux répondre, alors que je m'apprêtais à saisir le vaste sujet sur les injustices. Nous arrivons devant une porte cochère et Emilien s'affaire à l'ouvrir à l'aide d'une grosse clé. Rien qu'à voir sa taille, elle peut situer l'époque de la serrure. A l'intérieur, une immense cour où aucun véhicule ne stationne pour polluer l'authenticité des lieux. J'apprécie les bâtiments restaurés à l'identique, la mise en valeur des colombages, le sol pavé, nous projetant d'un coup au moyen-âge. Les bruits de la rue ont disparu, les roucoulements de pigeons accentuent la magie des lieux. Du haut de mon ignorance, j'exulte. Au milieu de la place, un puits s'érigeait. Emilien s'en approche, pose la main sur la margelle en disant :
- Au quinzième siècle, on faisait disparaître les hérétiques par là ! La religion avait tous les pouvoirs.
Puis il me demande :
- Etes-vous croyante ?
- Question difficile et épineuse, dis-je en haussant les épaules. J'aurais plutôt tendance à croire aux hommes sur cette terre, à condition qu'ils soient altruistes, de bonne volonté et voulant profiter et partager uniquement le meilleur.....
- Intéressant ce que vous dites... murmure-t-il en hochant la tête. Ce sont les propos d'une grande jouisseuse de la vie. Donc chez vous, il n'y a pas d'enfer ni de paradis !
Je réponds en pensant à ce qu'on appelle un péché de chair et d'adultère, mon acte commis avec l'inconnu de la gare de l'Est :

- J'ai dépassé les notions du bien et du mal qu'on nous inculque au catéchisme, mais je crois pas être une grande jouisseuse de la vie ! Au contraire…
Et je me retiens de dire, « pas encore ». Jusqu'à l'appartement, nous gardons le silence comme si deux adversaires s'étaient réconciliés. Au-dessus de la porte, un écusson métallique suspendu à une chaîne, indique le métier de l'époque. Quand il a refermé la porte, Emilien me lance :
- Bienvenue dans ma tanière ! J'espère que l'antre de l'ours ne vous effraie pas….

C'est la première fois que je mets les pieds dans un loft parisien. J'en suis ébahie. Je m'aperçois ne pas connaître grand-chose de la vie, à part mon univers de femme bien menottée par une alliance en or de dix huit carats. L'ancien atelier d'ébénisterie avait été entièrement refait. L'enchevêtrement d'armature de fer a été peint pour le souligner, ainsi les murs de briques adoucies sous une laque blanche. Tout le sol n'était qu'un parquet doré de chêne huilé. La hauteur de plafond était impressionnante et un escalier en colimaçon se perdait à l'étage supérieur. Avec des yeux d'enfant, je m'imprègne du lieu, y ressens un bien être et tout à coup, j'ai envie de cet homme, de son sexe en moi. Emilien qui a ressenti mon émoi, me dit dans une galanterie exagérée :
- Allons apprécier la vue de Paris là-haut ! Je vous en prie, après vous…
J'acquiesce d'un sourire pour gravir les marches métalliques qui résonnent sous mes talons. Malicieusement, je me déhanche, faisant flotter ma robe comme si j'agitais le drapeau de la victoire. Ironiquement les rôles s'inversaient en me souvenant qu'un jour, j'avais suivi un homme. Cette fois, j'ouvrais la marche. Cette impression de prendre une

revanche me grandit prodigieusement. Je sors moi aussi d'une autre forme d'esclavage qui touche encore les temps modernes. L'ancestrale toute puissance de l'homme sur la femme. Mais j'arrête là mes griefs visant un seul être, pour m'instruire ici avec opiniâtreté. Derrière moi, Emilien doit reluquer mes cuisses et au-delà. J'aime ce côté voyeur que les hommes possèdent et je monte lentement pour être caressée déjà par un regard indiscret. Sans que je ne le contrôle, mon sexe s'humidifie. Je n'étais pas encore la maîtresse de cet homme, mais la maîtresse du jeu. Au milieu des marches, j'ai oublié ma prétention à dominer, situation qui ne me convient pas finalement. Ma passivité sexuelle est là, cet état trouble dans lequel j'aimais m'abandonner. A l'étage, les démons contre lesquels j'avais lutté auparavant, font partie intégrante de mon être. Je suis prête à m'offrir. Une pièce immense m'accueille avec un canapé de cuir jaune, deux fauteuils fauve et un coin bar luxueux. Une succession de tapis orientaux donnent une couleur chatoyante. Plusieurs portes cachent d'autres pièces et ce qui saute aux yeux, ce sont les dizaines de tableaux accrochés aux poutrelles. Les couleurs au demeurant trop vives à mon goût, se révèlent tourmentées et accrocheuses. Je les contemple un instant puis m'approche des grandes baies vitrées pour murmurer, impressionnée :
- C'est prodigieux tout ce vide, ce volume, et tellement intime grâce aux tableaux…..
- C'est chez moi et soyez la bienvenue ! dit-il en se dirigeant vers un imposant frigo américain.
Mon regard curieux se porte bien au-delà de la verrière inclinée. Mes yeux suivent le contour torturé des toits et des innombrables cheminées du quartier. J'ai l'impression idiote

que toute la ville me voit et me juge. Machinalement, je recule pour demander :
- Et pour l'intimité le soir, comment faites-vous ? Parce que je me sens sous des projecteurs…
Il s'empare d'une télécommande, appuie sur un bouton et des tentures se déroulent en silence sur l'ensemble du vitrage. La lumière en s'assombrissant, créé une complicité troublante. Le mariage de l'ancien et de la technologie actuelle me laisse pantoise. J'aime ces fusions de styles, cette recherche harmonieuse et les richesses qu'on peut découvrir à travers les mélanges. Mon mari en prenant les rênes de notre union, m'avait laissée dans l'ignorance pour mieux gouverner. Combien d'hommes étaient-ils à agir ainsi ? Je me sens perdue dans ma naïveté, dans ce don aveugle de soi au nom de l'amour. Je cesse de cogiter quand Emilien revient avec deux verres de rhum. Ce sera peut-être un remontant à tous mes maux et pleine d'espoir, je redresse mon buste aux seins inutilement sensibles. Emilien qui a enregistré mon geste, me tend un verre et lève le sien en disant :
- A quoi buvons-nous ?
- Mais à l'exposition de vos toiles bien sûr, dis-je provocante, puisque nous nous sommes rencontrés pour ça. Rappelez-vous, vous devez m'initier à la peinture…
- Et ensuite ? Maintenant que nous sommes loin d'elles pour les décortiquer, insiste-t-il.
- Il y a celles-ci, dis-je en pointant du doigt tous les tableaux qui nous entouraient, on peut en parler…
- Pas maintenant, soupire-t-il, elles sont pas encore terminées…
Malgré mes envies, j'ai besoin de temps pour être en parfaite condition. Je fais alors durer ce moment où s'ébauche un acte

charnel inévitable. C'est un jeu délicieux, léger, subtil, que Grégoire n'a jamais compris. Cette fois, j'avais bien calculé mon abandon depuis la sortie de la galerie. Je ne pensais qu'à ça. Mon second adultère était imminent. Mais était-ce un adultère comme la loi le définit ou un moyen de sauver une anorexique aux sentiments ? Sans aucune gêne en espérant ne pas être vulgaire, j'abats mes cartes :
- On peut aussi boire à ce qui peut se passer entre un homme et une femme !
- C'est-à-dire ? demande-t-il amusé.
- Je peux vous avouer… aimer faire l'amour et ne pas m'en priver quand l'occasion se présente !
J'ai exagéré mes propos, désirant donner l'image d'une femme émancipée à cet homme qui devait connaître tellement de choses. J'en ferais presque des complexes. Plus je m'instruisais, plus je rageais en apercevant être la stupide femme éteinte par un homme. Maintenant j'apprends bien mes leçons à la vie et dans les yeux du peintre, je n'aperçois davantage de flammes. Il est à la cime du désir, aspiré par ma sensualité étalée. Nos verres s'entrechoquent, nous buvons une gorgée puis deux et je ne sais pas ce qui me prend en vidant le mien d'un trait. Encore un défi ? La force du rhum me brûle la gorge et l'estomac, me coupe les jambes. Ce n'est pas malin de ma part. Je m'affale lamentablement sur le canapé comme une idiote.
- Zut ! dis-je un peu dépassée, je suis plus en état de soutenir une conversation traditionnelle… On parlera du courant pictural plus tard… Vous avez à la Martinique, un alcool qui rend les femmes très vulnérables ! Peut-être bien est-ce une stratégie pour abuser de moi et me faire subir les pires outrages ?

- C'est ce que vous souhaitez peut-être ? dit-il ironique.
Je ne peux répondre. Ma tête est installée sur un manège fou. Le champagne puis le rhum, formaient un cocktail explosif. Je soupire de résignation et me vois trop ivre pour participer à l'aventure. Je regrette d'avoir voulu tout tourner en dérision pour échapper à ma conscience grâce à l'alcool. Je ne m'accepte pas encore malgré cette hargne en moi. C'est trop bête. Les yeux clos, j'appuie ma tête sur le dossier, me sentant grotesque avec une envie de dormir. L'homme va sans doute capituler devant la chiffe molle qu'il découvre. Il va me laisser m'assoupir misérablement puis il appellera un taxi quand j'aurai récupéré. J'en pleurerais de rage, car j'ai toujours cette inclinaison trouble qui me tient aux tripes.
Je sursaute quand des mains me touchent. Elles remontent lentement ma robe et font glisser ma culotte hors de mes jambes. Emilien va passer outre mon état manifeste de fatigue. Tant mieux et je me donnerais davantage à lui. Je conserve ma position inerte en exaltant un soupir. Ce n'était pas sérieux une fois de plus, mais c'était bon de retrouver cette émotion qui embrasait mes sens sous-développés. Mon cœur s'accélère, sexuellement je vais être moi-même en dehors des lois du mariage. C'est l'instant le plus palpitant, ne pas savoir vraiment comment cela va se passer. Quand Emilien a bien divisé mes jambes, sa tête s'appuie sur mes cuisses. Je suppose son regard brûlant, vissé sur une intimité encore fermée et qu'il détaille. Je jette aux orties les derniers tiraillements de ma conscience. Il y a d'abord un souffle chaud sur mon sexe, puis une bouche s'en empare et atteint mon clitoris. Je tressaute sous cette caresse qui s'éternise à grands coups de langue appuyés. Celui qui me la donne, ne s'en lasse pas. Je vibre de la tête aux pieds, très étonnée qu'on

puisse communier ainsi avec la partie la plus cachée de la femme. Grégoire évitait cette pratique. Il trouvait déplacé de mettre son nez sur des muqueuses aux reliefs accidentés, aux relents douteux et disait ne pas avoir l'âme d'un gynécologue. Par contre il aimait les fellations qui lui permettaient de prendre du plaisir sans une once d'effort. C'est ridicule de penser à cet égoïste actuellement. Je vais perdre mes moyens en faisant des comparaisons stupides. Je suis décidément trop sotte, on m'a bien domestiquée. Habituée à une rapidité conjugale, je comprends qu'Emilien met tout en œuvre pour me satisfaire. Alors j'écarte crûment mes jambes, Grégoire disparaît de mon esprit. Les derniers bastions de ma réserve se sont écroulés et je déclare suavement :
- Oui ! Continues comme ça, dévore bien ma chatte parce que ça ne m'arrive jamais….. Ta langue est un véritable don du ciel et je sens que je vais fondre !!! S'il te plait, un peu plus appuyé sur ce point précis, ne t'arrête pas en si bon chemin et tu feras une femme comblée !
En même temps, on introduit quelque chose dans mon sexe. C'est fin et froid et le frottement est régulier. Peu après, mon ventre devient en feu. J'ouvre les yeux en m'écriant :
- Qu'est-ce que tu fais là ??? J'ai mal… J'ai l'impression que tu me marques au fer rouge !
Emilien reste muet. Je le vois faire tourner un piment rouge à l'entrée du vagin. Il n'a pas pris en compte ce que je lui ai dit. Peut-être cet homme était fou et d'autres sévices corporels m'attendaient. J'ai peur subitement d'être ici en sa compagnie. Patricia m'avait avertie de ses moeurs bizarres. Je dois partir d'ici au plus vite et je tente de me dégager. Mais il jette le piment, se redresse pour sortir son membre et déployer toute sa splendeur. Et ce mâle majestueux, grince des dents en

inspirant profondément, avant de me dire sur un ton rempli d'amertume :

- La femme blanche en mal de sexe est à présent suffisamment irritée ! Elle veut maintenant goûter au pinceau d'ébène de l'artiste, sans pour cela voir un misérable esclave noir ?

De son regard, jaillit un besoin farouche de gratitude, un besoin absolu d'égalité envers les hommes de race blanche. Il brandit son appendice aux dimensions peu communes, comme un trophée gagné après une victoire. J'en suis ébahie. Ça dépasse l'entendement. J'avais déjà vu dans des magazines, des sexes africains hors normes mais ils étaient inoffensifs sur papier glacé. Pour trouver une cohérence, j'imagine que l'alcool a déformé ma vision, que ma rétine me joue des tours. En lisant mes craintes, Emilien prend mon visage entre ses mains et le rapproche de son organe en déclarant :

- Goûte-le d'abord et n'aies pas peur ! Tu verras qu'il est réel et bien dressé pour toi. Depuis que je t'ai vue à l'exposition, avec ta beauté, ton innocence, tu m'as fait bander. Beaucoup d'autres femmes semblaient là-bas ne pas accepter qu'un nègre puisse développer un talent. Elles faisaient mijaurées, elles évitaient ma présence. D'autres par contre, s'accrochaient à moi comme ces femelles qui vont aux Antilles pour se farcir des sexes de couleur. Mais aucunes vois-tu, n'avaient ta sensualité. Ma seule idée a été de prendre ton corps le plus tôt possible et nous y sommes. Allez, ouvre bien la bouche déjà....

En cet homme, tout était démesuré. Je l'avais déjà vu dans sa peinture puis dans ce loft aux allures de cathédrale, jusqu'au sexe jaillissant du pantalon. L'artiste était vraiment original et immense dans sa quête de reconnaissance. Nous sommes de

la même trempe. En tremblant, je prends le phallus à pleines mains, approche prudemment ma bouche et décèle une odeur de savon, de propre. Un jour il faudra bien que je dise à Grégoire que les noirs ne sentent pas forcément le bouc.

Désirant absolument effacer nos couleurs de peau différentes, qui entraînaient bien des conflits, je lui murmure :

- Oh oui, je veux bien te faire plaisir ! Mais quel morceau tout de même....

Quand le gland touche mes lèvres, il envahir difficilement ma bouche mais j'insiste. Aussitôt je crois étouffer. Un haut-le-cœur m'arrache des larmes et à regret, je me retire de ce membre convoité. Mon ventre était fortement irrité et ça m'inquiétait. J'interroge Emilien en gémissant :

- J'ai toujours l'impression que mon sexe est bourré de braises. Pourquoi ???

- C'est le piment qui continue d'agir ! avoue-t-il gravement. A propos de bourrage... une bonne pénétration pourra détourner la douleur et comme tes chairs sont à vif, tu arriveras rapidement à la jouissance pour contempler la nuit bleue marine de mon tableau que tu n'as pas accroché à tes idées.

Je voulais en finir au plus vite, ne serait-ce que pour soustraire le feu dévorant mes parois vaginales. Et pour ce qui était de ma jouissance, je n'y croyais pas trop. Cet homme un peu illuminé avec ses allures de gourou et ses pratiques bizarres, était bien présomptueux sans me connaître.

- Prends-moi alors et vite !!! dis-je en haletant et fais en sorte de m'apaiser.

Emilien s'agenouille. Il fait un signe de croix en remerciant le ciel de m'avoir mis sur sa route. Je n'en menais pas large en louchant sur son sexe et le moment devenait décisif. Il me

saisit aux fesses pour me faire glisser jusqu'au bord du canapé. Je me laisse guider. Quand l'énorme gland touche mes lèvres rougies, il se fraie doucement un passage. J'apprécie sa délicatesse mais grimace un peu. Sans doute la chaleur du contact dépasse sa retenue, car il s'enfonce d'une seule poussée. Aussitôt une souffrance jaillit mes entrailles. Je crie ma douleur, regarde nos deux chairs imbriquées en me croyant pourfendue, estropiée. Tout mon corps n'est qu'une brûlure vive, une coulée de lave ravage mon bas-ventre. J'étais venue ici pour faire l'amour avec cet homme, pas pour subir un calvaire. J'ai beau le supplier du regard, Emilien use de moi par des va-et-vient intempestifs. Il soupire d'aise et s'étonne :

- Ouf ! Je te croyais pas si étroite à ton âge et je te signale que tu as englouti toute ma queue…

Je n'entends pas le compliment. Parfois il quitte ma chair, scrute mon sexe dilaté puis me pénètre de nouveau d'un coup. Sans cesser de me besogner, il pose un pouce volontaire sur mon clitoris puis l'agite. J'en pousse une exclamation et la douleur s'estompe pour se transformer en plaisir étrange. C'est fantastique. Je ne veux pas qu'il referme cette porte derrière laquelle un soleil ardent se pointait. Il ne sait pas ce que cela représente pour moi. C'est vingt cinq ans d'espoirs fous, d'attentes vaines, de frustrations. Oui les miracles existent bien sur cette terre et j'ai envie qu'on le sache. Alors je lui jette en haletant :

- Voilà ce que j'attendais enfin !!! Une queue en bonne santé et un doigté extraordinaire ! Tu es un magicien. Ne t'arrête pas surtout, après le passage que tu as fait et vas-y sans scrupule, fais-moi une femme à part entière. Il y a des années de rattrapage….

Mes habituelles masturbations pour femme esseulée, deviennent un feu de paille face à l'incendie qui s'annonce. J'ondule mon bassin, perds la raison pour devenir une véritable furie. Comme mon vagin s'est bien dilaté, je m'empale moi-même plus profond. Emilien a du mal à contenir mon corps moite qui se désarticule. Je dirige enfin l'orchestre de mes sens et une sensation inconnue jusque là, émerge tout à coup. J'agrippe les bras de mon amant, les griffe et balance ma tête dans tous les sens en hoquetant. Vais-je mourir ? J'ai cette impression à travers un puissant orgasme qui m'envahit, me panique. Avant de sombrer dans une semi inconscience, je ressens la jouissance de l'homme par des mouvements de rein plus vigoureux.